Anabases
Traditions et réceptions de l'Antiquité

15 | 2012
Varia

Andrew FELDHERR (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*

Olivier Devillers

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/anabases/3822
DOI : 10.4000/anabases.3822
ISSN : 2256-9421

Éditeur
E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 2012
Pagination : 255-259
ISSN : 1774-4296

Référence électronique
Olivier Devillers, « Andrew FELDHERR (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians* », *Anabases* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/anabases/3822 ; DOI : https://doi.org/10.4000/anabases.3822

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Andrew FELDHERR (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*

Olivier Devillers

RÉFÉRENCE

Andrew FELDHERR (éd.), *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge University Press, 2009, 464 p.
23,99 livres / ISBN 978-0-521-67093-7.

1 Pour ceux qui le compareront à diverses synthèses qui existent en français sur l'historiographie romaine – la monographie de E. Cizek, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité*, Lyon, 1995, non cité, ou, plus anciennement, J.-M. André & A. Hus, *L'histoire à Rome*, Paris, 1974, non cité –, celle-ci apparaîtra peut-être singulière. Cela ne tient pas tant au fait qu'elle laisse une place aux historiens grecs de Rome – c'est le cas aussi de M.-P. Arnaud-Lindet, *Histoire et politique à Rome. Les historiens romains (IIIe av. J.-C.-Ve ap. J.-C.)*, Paris, 2001, non cité – qu'au plan qu'elle adopte. Celui-ci n'est ni exclusivement diachronique, ni tourné autour de la présentation successive des grands auteurs, mais privilégie des approches transversales, un choix qui répond au souci de mettre en avant l'historiographie en tant que genre littéraire.

2 L'ouvrage comporte, après une introduction de l'éditeur, six parties.

I. Trois textes envisagent les enjeux des études sur l'historiographie à Rome, dégagent et discutent les approches méthodologiques possibles, s'interrogent sur les acquis des théories littéraires (*infra*).

II. Quatre contributions prennent en compte les origines et les commencements. H. J. Flower attire l'attention sur les modes de représentation du passé et les pratiques commémoratives qui avaient cours dans les classes supérieures de Rome. J. Dillery, centrant son propos sur Fabius Pictor et le comparant avec Caton l'Ancien, mesure ce que l'historiographie romaine à ses débuts doit au modèle grec ainsi que la spécificité de la relecture à laquelle elle soumet ce modèle. U. Gotter fait comprendre combien les

Origines de Caton, bien qu'elles incarnent un projet singulier, alternatif au schéma annalistique, et bien qu'elles n'aient guère à ce titre connu de postérité, présentent certaines caractéristiques, notamment la dimension politique, appelées à se retrouver dans l'historiographie romaine des siècles ultérieurs. J. Davidson insiste sur le rôle de « passeur » entre Grèce et Rome que joue Polybe, ainsi que sur la place de la métahistoire dans les *Histoires* de ce dernier.

III. Quatre sujets-matières sont considérés. D. Fenney aborde diverses problématiques liées au temps : nécessité pour les historiens de contrôler plusieurs systèmes de datation, datations relatives et synchronismes, répercussions de l'annualité consulaire sur la perception du passé (spéc. chez Tite-Live), tensions entre cadre annalistique et pouvoir impérial (en particulier chez Tacite). A. M. Riggsby envisage comment la description de l'espace, à petite ou grande échelle (champ de bataille ou excursus géographique), s'intègre à la narration historique, voire est mise au service du propos des auteurs. J. Davies considère la manifestation de préoccupations « religieuses » – en particulier sur le *fatum* et sur les prodiges –, spécialement chez Tite-Live et Tacite. J. Connolly ramène la dimension politique des écrits historiques à la question de la vertu, une perspective qu'il est difficile de partager : chez Tacite, notamment, la valeur individuelle, quand bien même elle encourt une appréciation morale, s'identifie aussi avec la capacité à relever les défis posés par une conjoncture politique, en l'occurrence les bouleversements apportés par le changement de régime politique.

IV. Trois auteurs retiennent des modes d'investigation et de représentation du passé. A. Laird, traitant de la rhétorique, joint à une approche théorique (spéc. Cicéron) et pratique (analyse de Liv., XXVIII, 40, 1-45, 9) une réflexion sur la valeur littéraire des œuvres historiques. M. Roller explore à travers l'exemple de Duilius la vocation exemplaire de l'historiographie romaine et s'interroge sur la possibilité de tirer des enseignements historiques des *exempla*. E. O'Gorman, à partir principalement d'exemples tirés de Tacite, offre un intéressant panorama des modalités et enjeux de l'intertextualité.

V. La description des personnages est au centre de cinq articles. A. Vasaly souligne à partir des exemples d'Arioviste chez César, de Catilina chez Salluste et d'Appius Claudius le Décemvir chez Tite-Live, la complexité des portraits et, notamment, l'interaction qui s'installe entre une figure particulière, un stéréotype (par exemple celui du tyran) et l'intention de l'historien. C. Vout examine quelle « présence » les historiens (notamment Tacite et Suétone) confèrent aux empereurs, à travers les descriptions physiques qu'ils en donnent ainsi qu'à travers les mentions qu'ils font de leurs apparitions publiques ou de la manière dont eux-mêmes se représentaient. K. Milnor montre que c'est en investissant leurs portraits féminins d'une signification exemplaire que les historiens règlent la tension née de la nécessité d'évoquer des femmes – habituellement cantonnées à la sphère privée – dans leurs récits des affaires publiques. E. Baynham, comme elle le fait dans le *Companion to Greek and Roman Historiograph* édité par J. Marincola (Blackwell Publ., 2007, t. II, p. 427-433), fait apparaître à propos d'un épisode de Quinte-Curce (ici IX, 4, 26-6, 27) la part d'originalité qu'un historien, en fonction de son projet, est capable d'apporter à la figure traditionnelle du roi macédonien. A. Feldherr évoque la perception et la représentation des étrangers – en écho aux Romains –, s'attardant sur l'excursus que Tacite consacre aux Juifs au début du livre V des *Histoires*.

VI. Six textes s'attachent à des formes de transformation et de réception du modèle historiographique classique. H. Chapman livre quelques pistes pour l'étude et la

compréhension de Flavius Josèphe. A. M. Gowing observe le traitement d'un *exemplum* romain, L. Furius Camillus, par trois historiens grecs de Rome (Denys d'Halicarnasse, Appien, Dion Cassius). G. Kelly engage à saisir la singularité du discours d'Ammien Marcellin à travers deux thèmes souvent traités, sa relation avec Tacite et son influence sur E. Gibbon. B. Fontana discute l'influence des principaux historiens romains (Salluste, Tite-Live, Tacite) sur les premières théories politiques modernes (Machiavel, Hobbes, Montesquieu). V. Schröder s'intéresse aux tragédies romaines de Racine (spéc. *Britannicus* et *Bérénice*). E. Dench prend en compte les réponses apportées par la recherche moderne à la question du rapport entre texte et histoire ; le cas de Tacite, depuis R. Syme jusqu'aux monographies les plus récentes (E. O'Gorman, H. Haynes), en passant par A. J. Woodman, fournit un fil-conducteur à cette réflexion.

3 L'introduction représente la vue – que l'on peut partager, du moins pour ce qui est des études anglo-saxonnes – selon laquelle les études sur l'historiographie romaine ont été fondées durant les années 1980, à l'impulsion des travaux de Hayden White, par les ouvrages de T. P. Wiseman (sur le caractère fictionnel des récits annalistiques) et de A. J. Woodman (sur la dimension rhétorique de l'historiographie ancienne et sur la conception subjective qu'avaient les historiens anciens de la vérité). La première partie du livre – sur laquelle je voudrais revenir – peut se résumer à une réflexion contradictoire sur la gestion qui doit être faite de l'héritage de ces deux grands chercheurs (toujours en activité). Dans une contribution très générale sur le public des historiens romains et ce qu'il pouvait s'attendre à trouver chez eux, J. Marincola, coéditeur des mélanges offerts à A. J. Woodman (*Ancient Historiography and its Contexts. Studies in honour of A. J. Woodman*, Oxford, 2010), élabore un discours « générique » qui insiste sur les différences entre l'écriture de l'histoire dans l'Antiquité et de nos jours. Il se place sans ambiguïté dans la continuité de Wiseman et Woodman. Après lui, W. W. Batstone pose, à propos de trois historiens anciens (César, Salluste, Tite-Live), la question de savoir dans quelle mesure leur histoire peut être lue comme postmoderne ; le propos est jusqu'à un certain point provocateur, les conclusions tiennent davantage de la vue de l'esprit que de l'analyse détaillée des textes (et en cela elles se détachent de Wiseman et Woodman), mais on n'en niera pas le caractère stimulant. Enfin, J. E. Lendon nie la validité des thèses qui fondent les écrits de Wiseman et Woodman et regrette leur succès – dans lequel il voit une part d'opportunisme universitaire – ; il déplore que les études historiographiques soient prioritairement littéraires, qu'elles ne regardent pas le contenu des textes dans ce qu'ils ont d'historique et qu'elles annexent l'écriture de l'histoire à d'autres genres : rhétorique, théâtre, épopée virgilienne… Les historiens n'ont selon lui d'autre choix que d'ignorer de telles enquêtes, qui présentent pour eux un intérêt analogue à celui de l'analyse de poésies de Stace, et l'occasion est ainsi gâchée d'établir un pont entre les deux disciplines.

4 On saura gré à A. Feldherr d'avoir édité ce dernier texte qui ne correspond pas, selon toute apparence, à sa propre sensibilité, mais qui, au-delà de son caractère parfois excessif, incite à la réflexion. Car si la revalorisation initiée par Wiseman et Woodman de la dimension littéraire des écrits historiques est justifiée, il ne faudrait pas pour autant qu'elle se développe – ce qui est, il faut l'avouer, parfois le cas – en un discours autarcique, qui se nourrit de lui-même et finit par devenir inaccessible aux historiens. Chaque approche doit certes garder son autonomie et il n'en est pas une qui soit vouée à être l'auxiliaire de l'autre, mais il serait regrettable que des collègues travaillant sur les mêmes textes ne communiquent pas, que les travaux des uns restent hermétiques aux autres, qu'une dynamique commune ne puisse être trouvée, dans laquelle le

spécialiste de la littérature soit valorisé non seulement dans l'expression de ses compétences philologiques d'éditeur, de traducteur, voire de commentateur, mais aussi dans l'élucidation du processus d'écriture. Que l'existence d'un tel dialogue ne soit pas la finalité des études sur l'historiographie peut se concevoir. Que le développement « radical » de ces mêmes études en exclue la possibilité serait dommageable. Plusieurs voies existent d'ailleurs qui laissent place à de tels échanges et l'article final de E. Dench le montre. Il en est une, cependant, à laquelle le volume, à mon sens, ne fait pas assez écho.

5 Trois décennies avant Wiseman et Woodman, M. Rambaud écrivait *L'art de la déformation historique dans les* Commentaires *de César*, Paris, 1953 [2e éd. 1966], non cité. Cette notion d'art de la déformation historique n'a pas toujours été bien comprise. Au premier réflexe qui a tendu à y voir une négation de la véracité du récit césarien ont succédé des mises au point qui ont souligné qu'il s'agissait d'un art de la nuance, qui consistait à orienter la perception des faits par le lecteur. Entendu comme tel, l'art de la déformation, s'il concerne une problématique qui est au cœur des préoccupations des historiens, relève des compétences du littéraire. Il repose sur l'étude du discours au sens large, englobant – outre le style et les structures compositionnelles – les démarches heuristiques et herméneutiques. Cette approche, qui « colle » au plus près au texte en s'attachant autant à sa signification qu'à ses formes d'expression, a inspiré de nombreuses études sur les historiens ; on songe aux travaux de P. M. Martin ou à une monographie comme celle de B. Mineo sur Tite-Live (*Tite-Live et l'histoire de Rome*, Paris, 2006) ; on la retrouve dans d'heureuses collaborations entre historiens et « littéraires », comme le colloque sur la *Res Publica Restituta* d'Auguste organisé à Nantes par le même B. Mineo et Fr. Hurlet (*Le principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la* Res publica restituta, PUR, 2009). Aucun de ces auteurs n'est cité dans le volume rassemblé par A. Feldherr et on peut regretter que l'ouvrage ignore ainsi pour l'essentiel un filon de la recherche qui, en axant son propos sur la quête du sens voulu par l'auteur et sur les diverses facettes de sa subjectivité, semble en mesure de concilier une approche centrée sur le texte avec une exigence historique, ancrée dans le contexte de rédaction des œuvres. Dans ce sens, si le plan « thématique » adopté ici se justifie, on regrette qu'au sein de beaucoup de chapitres (parties III-V), la diachronie soit sacrifiée au profit de réflexions généralisantes ; examiner chaque point, auteur par auteur, en descendant le temps, aurait permis de saisir davantage les évolutions et hiatus, spécialement entre histoire républicaine et histoire impériale. Le genre historiographique, en tant que champ d'études – et c'est une réussite du présent volume que de le présenter en tant que tel –, n'a pas à gagner à ce que soit occultée son épaisseur temporelle, à ce que soient adoptés des points de vue trop globaux.

6 On trouve en fin de volume une utile liste chronologique des historiens de Rome, une bibliographie faisant une large part aux titres en anglais ainsi qu'un index général.

AUTEURS

OLIVIER DEVILLERS

Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3
oldevillers@orange.fr